

Mais

Marie-Pascale Huglo

Number 3, Winter 2004

Expériences du paysage

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2205ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (print)

1920-8812 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Huglo, M.-P. (2004). Mais. *Contre-jour*, (3), 43–49.

Mais*

Marie-Pascale Huglo

Mais il se dirigeait vers un cap qui jamais ne se fixait, Cap au Pire peut-être ou de Bonne-Espérance, d'anciens noms tremblotaient sur ses lèvres, il y avait beau temps qu'il ne s'y arrêtaient plus (même si). Il avait voulu quitter la terre ferme (le monde de toujours), renouer avec lui-même, ainsi qu'il le serinait à Élise qu'il abandonnait Ah ! Ah !, martelant chaque syllabe pour qu'elle entende bien sa méchante détermination. Il comptait sur la bonne fortune pour le tirer du puits de labeur où depuis des années il s'esquintait et pensait, étourdiment, s'en sortir au long cours. Il n'avait pas vraiment pris le large alors, pas tout largué encore. Il gueulait sa jubilation au phare du promontoire, aux pêcheurs sur la digue, aux falaises blanches qui fondaient à vue d'œil, à toi, absente Élise, qui avait choisi de le quitter plutôt... Il s'en allait seul et se gorgeait d'ascèse. Il réglait le gréement, prenait les relevés, surveillait la route des cargos, fier comme le Capitaine Blanc Sec. Sable (ainsi me nomme-t-il par esprit de contradiction, moi qui file dans l'onde tel le squal) le laissait croire à cette solitude inventée. Il fallait qu'il quitte la compagnie des mouettes et le voisinage des cargos, il fallait qu'il passe le cap du non-retour, lequel n'existe sur aucune carte, pour perdre son arrogance. Combien de jours ? Combien de milles ? Le voilà qui jette son carnet de bord dans la houle (le ciel bleu sombre était net, le vent sifflait, nous commençons à nous entendre). Le voilà encore qui envoie par le fond ses instruments de navigation —

le sextant, le compas à pointes sèches, les cartes, la boussole, le loch. Ce soir-là, oui, il larguait les amarres pour de bon et traversait une irréversible frontière : ce n'était plus lui qui prenait la mer, mais elle qui l'emportait, au Diable. Et moi avec.

Je doute de l'imparfait; est-ce le temps approprié pour le récit que j'entreprends? Des rogatons de grammaire perturbent ma rédaction et sèment la pagaille. Pourtant, je ne puis employer d'autre temps principal que l'imparfait, qui dicte l'incomplétude de cette traversée dans laquelle nous nous trouvons encore, si l'on veut, poursuivant d'autre façon le voyage. Ce qu'il jetait à l'eau était justement cette limite entre l'avant et l'après, cette ligne de départ ou d'arrivée qu'on croit franchir une fois pour toutes, et à jamais. Or il ne franchissait rien dont il eût pu s'affranchir puisqu'il entrait dans la frontière même, vaste bouche sans contour, masse de houle coagulée. Irréversible oui, car sans revers, sans retour. Comment retourner ce qui n'a pas d'endroit, comment parfaire ce qui n'a pas de fin? Les mots me piègent, je lutte avec d'anciennes parlures qui rebiquent dans ma mémoire, avec les repères semés aux vents, les règles de conjugaison glissant à vau-l'eau, dans le magma de la dérive qu'il faut pourtant que j'articule et vomisse.

Il jetait le carnet de bord, le sextant, le compas à pointes sèches, la boussole, le loch, les cartes enfin, dans un état d'hébétude frisant l'idiotie, abruti comme on dit. Je ne saurais expliquer le pourquoi de ces manœuvres; peut-être prolongeaient-elles sa lassitude, sa pestilence. Le désir de mener sa barque à sa guise retombait, insensé, sur lui-même, il n'avait plus qu'à croupir là, dans la pétaudière submersible, et à me laisser prendre les devants. Malgré le refroidissement de ses ardeurs, il ne tolérerait pas le claquement des voiles mal bordées ou leur mol affaissement, il ne supportait pas, ou alors très mal, que Sable (votre serviteur) aille à l'encontre du souffle. Et j'écumais pour atteindre au plus vite notre cap inconnu, et je cravachais sans faillir, maudite errance! Le vent dans la voilure l'obsédait, l'inférieure tension du vent. Cela ne le lâchait pas. Même au plus creux de la fatigue, même au plus fort du dégoût, il l'entendait, et quand il ne l'entendait plus, il en sentait l'intime vibration dans les fibres de ma petite cocoque. Les bouts, il les lovait, les écoutes, il les réglait au poil, bordait ici, choquait là, tirait des bords au plus près ou filait vent dans le cul suivant une loi mal définie, la loi des détours qui ne tolère aucun relâchement. Plutôt mourir que de négliger notre allant (seulement pour aller où?). L'étrave fendait le sillage. Il mettait du temps à voir ce que je dis, je veux dire ce sillage droit devant que mon étrave divisait en deux filaments s'évasant vers l'arrière jusqu'à disparaître.

Ainsi dispersait-il l'indispensable dans les flots, à tort et à travers, en dépit de toute sagesse, car le marin sans repères n'est qu'un bouchon ballotté, une outre peu navigable, un corps mort voué à prendre l'eau tôt ou tard. Il n'est pas même concevable, pour qui fraye au large, d'agir de la sorte. Plutôt se précipiter soi-même à la flotte que d'y engloutir son barda. Quelle lubie, quelle berluie lui tenait lieu de jugeote ? Combien de marins, combien de capitaines ? Il faisait le ménage par le vide et le vent, hygiène mécanique dont il ne mesurait pas les conséquences. Il ne mesurait rien ni ne connaissait le fin mot de tout ça, moi non plus. Ses gestes s'enchaînaient dans une brume machinale, il circulait sur le pont à quatre pattes, nourrisson affamé tâtonnant sur le grand ventre mouillé de sa mère ; une taie opaque obstruait son champ de vision en permanence. Seuls les coups de fouet du foc et les raclements de la bôme le sortaient des limbes où il remuait le jour ou la nuit, il ne savait pas moi non plus. Il s'endormait n'importe où n'importe quand, somnait d'un coup dans un sommeil paradoxal dont il émergeait en mugissant avec, sur l'échine, un frisson. Et sur la peau, les sautes du vent.

Il maintenait notre allure à petites bolées d'inconscience dont l'arrachaient les bruits secs, les embruns, les rêves mauvais. Le brouillard ne s'évaporait que sous le couvercle de ses paupières closes. La moindre source de lumière se muait en fumée, en nappes blanchâtres ; elles se déplaçaient avec lenteur sous le poil follet de ses sourcils, formaient d'improbables paysages, des chimères lubriques. Elles se métamorphosaient sans cesse, se mêlaient aux courbes de ma belle cocoque dans une étrange luxure que je me refuse à détailler. D'où sa confusion extrême lorsque apparut droit devant l'immaculé sillage.

Comment alors seulement voir ce qui papillotait blanc sur blanc, flou sur flou avec, tout de même, dans le vague clignotement, un élan tracé, une ligne nette et drue — mât planté à l'horizontale, corne unique de la fabuleuse licorne à la gueule écumeuse lâchée dans les contes, figure de proue omnipotente —, comment savoir que sa fougueuse blancheur n'était pas un autre de ces sempiternels mirages, blême apparition en train de dériver sous ses mirettes, charogne aqueuse effilochée, barbiche de méduse, reflux difforme des grands fonds dont on ignore tout sauf cette bave qui surnage et vire bientôt dans l'au-delà du bleu, tombe dans l'à-pic ? Il faut longtemps (combien de minutes ? combien de secondes ?) pour réaliser l'âpreté retrouvée du sens de la vue... Que la blancheur s'était précipitée en une seule ligne, que le ciel ardoise tranchait sur la masse océane et ouvrait sa palette à des

changements de teinte imprévisibles, que la mer avait repris ses reflets vert bouteille, lâchant de subits éclats noirs dans le creux de la houle ou sur la crête des vagues, bref, que le brouillard s'était levé restait une évidence étonnamment lente à pénétrer son cortex. Il contemplait sans distinguer que ce qu'ainsi il contemplait le jetait hors de l'enveloppe rassurante des brumes où il avait peut-être cru bon s'abîmer. Il émergeait, en somme, d'une absence, d'un long et imperceptible broiement qui lui rendait son âme comme la mer rend ses noyés.

Il entrait dans un autre monde aussi, pourvu d'autres lois qu'il lui faudrait apprendre, découvrir au détour (mais de quoi?), subir de toute façon mais subir dans le crissement du neuf. Les aléas du voyage le guettaient même à bord, au beau milieu de la flotte sans contours avec moi pour monture, pour maison, pour compagne et je ne sais quoi encore. Il en perdait sa langue, ce pourquoi il me faut rédiger l'affaire, qu'elle vous revienne distinctement, que les mots sonnent à vos oreilles, qu'enfin vous sachiez, en espèces, de quoi il retourne, que j'enchaîne dare-dare là-dessus et poursuive. Car le murmure qu'il entretient avec Sable (soit moi-même) est tout entier pris dans le babil, nous gazouillons ensemble, nos remuements s'épousent jusque dans la caverne peu profonde de la glotte, mais les phrases qui lui remontent parfois du tréfonds ne sont à l'état brut que bredouillis, un frémissement de gorge certes foireux mais traduisible.

Je mentirais à prétendre que je ne trouve pas mon compte dans ce sabir marin, mais l'angoisse me saisit sitôt que j'approche des terres (si tant est que je sache jamais où j'en suis) et des ports grouillants de peuplades et de langues. La mer est une avaleuse de mots. Elle méprise le lexique, la syntaxe et ceux qui la sillonnent, pauvres fous en quête d'infinis. Elle (la mer) voudrait que je rende l'âme ni plus ni moins, que je lui livre ce qu'elle réclame vague après vague : mon dictionnaire. Non mais, de quoi se mêle-t-elle ? Je l'ai serré, mon vieux dico, dans un compartiment de la table à cartes, arrimé au panneau de bois par une chaîne solide. Elle ne nous aura pas. Elle ne l'aura pas, lui qui lui a jeté sextant, compas à pointes sèches, cartes, boussole, loch. Je garde pour mon usage et contre son insatiable appétit l'épellation, la définition, la racine, le sens propre et le sens figuré du récit de nos déboires. Le dico est à mon équilibre ce que la quille est au voilier, un lest sans lequel il sombrerait recta au premier coup de vent (je me vois d'ici. Dans un grincement désossé, je m'engloutirais, entraînant mon sillage dans l'eau noire telle une corde de noyé au bout de laquelle je balancerais, toujours plus loin

toujours plus bas, sans jamais aboutir ni échouer, en plein naufrage comme en suspens. L'infini se déviderait à la verticale, la mer déposerait (ou non) sur mon dico de jolis (ou non) coquillages, la descente serait d'une nonchalance inimaginable, lui aurait les yeux vitreux et la bouche ronde du poisson-chat, Ah ! Ah !).

Il faut cependant, avant de relater la suite de nos aventures, que je m'attarde sur l'effroyable lenteur de sa prise de conscience du monde étrange vers lequel (ou dans lequel) nous cinglions. J'ignore si cette lenteur, porteuse de l'abrupt dévoilement d'une réalité insolite, faisait partie de l'absolument neuf ou de sa léthargie. Était-il devenu inapte ? L'inconnu le prenait-il de vitesse (Les deux, mon caporal, eus-je répondu dans un ouvrage plus facétieux) ? Ses repères mentaux semblaient moins facilement que les outils jetés par-dessus bord, et les furieuses invraisemblances, tel ce sillage tendu droit devant, ne se taillaient pas vite un chemin jusqu'à sa raison. Un sillage se fait derrière comme un plus un font deux, arithmétique de base tant et si bien chantonnée depuis l'enfance qu'elle tient lieu d'entendement ; on voit, mais on ne conçoit point ce qu'on voit. L'évidence n'avait pas de nom alors et s'en passait fort bien, ce que mon récit ne peut rendre à sa mesure puisqu'il me faut nommer les choses. Boucane d'enfer que cette gymnastique-là qui met la charrue avant les bœufs et désigne par indigence.

Poursuivons donc. Nous fendions le sillage par grand frais, l'étrave faisait un bruit de succion qui berçait nos ouïes. C'était une bordée de fines bulles, un chuintement qui nous mettaient en transe, nous emportaient dans une perpétuelle rafale. Fendre à n'en plus finir les flots (la voie royale) le portait à l'emphase et à la dérélition. Dans la cabine ombreuse, il rêvait de chairs mêlées : amandes fraîches, abricots mûrs, tendres cuissots, cerises, pêches, sirènes clapotantes, chuintements, transpirations, zéphyrs... Il trompait sa faim.

Car il subsistait de nourriture sèche, de vin rouge et de songes divers. Plus nous allions de l'avant, plus il divisait les rations quotidiennes de solides et, inversement, multipliait les godets de vinasse. Les vivres diminuaient, il braillait des chants de condamné en réglant la grand-voile *impeccablement*. Il répondait aux appels du foc sans fléchir et ne dédaignait pas les gratuités marines : le soleil sur la peau, le bercement de la houle, les vents favorables, la longue caresse de la mousse du sillage qui l'emportait (Nous étions deux nous étions trois Ah ! Nous étions trois marins de Groix Ah !). Il comptait les biscuits, le thé, les fèves, l'eau

douce, les graines, le riz, quatre, cinq, six... Il chiquait et pétait sous le vent par égards pour moi qui riais sous cape quand gargouillait son estomac. Parfois je l'apostrophais : Ah, insinuais-je perversément, voilà ce que c'est que d'hypothéquer... Comment ? éructait-il. Quoi ? Hypothéquer ton avenir dis-tu (nous communiquions sans paroles par échanges corporels que je transpose en dialogues pour me faire bien comprendre) ? Quel avenir Ventrebleu ? Tu parles en rosse, en marchand de breloques. Tais-toi donc et vogue ! Il ne supportait pas que je lui fasse la leçon — un conseil par-ci, un reproche par-là —, cela le mettait hors de lui, étrange comportement pour l'homme grave et posé qu'il était (mais était-il encore cet homme-là ?). Furibard, il pourfendait en pensée la panse bouffie de négociants cossus et de leur équipage. Le sang coulait à gros bouillons sur le pont tellement il s'emportait. Par-dessus le bastingage il jetait les cadavres, et bon séjour ! Quant à toi, Sable, concluait-il dans sa barbe qu'il portait longue et sale, prends gaaarde que je ne broie ta carcasse. Il buvait trop de godets, ceci expliquant cela. Je me gaussais de ses bitures autant que de ses colères, nous nous marrions de conserve, nous tremoussions sans vergogne, deux fous hilares lâchés sur les eaux.

Un oiseau cria.

Son cri le jeta sur le pont, le cheveu en bataille. L'oiseau planait au-dessus de nous sans remuer les ailes (à peine), il traçait des cercles initiatiques autour du grand mât. Il se posa sur la flèche puis sur le bout-dehors, redéploya ses ailes dont l'extrémité or tranchait sur le blanc de son plumage, se laissa glisser avec grâce dans l'éther et prit de l'altitude. Sa compagnie l'émerveilla plus que toutes nos chimères réunies. Cet étrange oiseau laissait présager une île nouvelle, une terre habitable où les feuilles étaient d'un vert plus tendre que dans le monde d'avant (le monde de toujours). Les mots de la Genèse, qu'enfant il n'avait jamais sus, lui passèrent par l'esprit. Il nous les récita, à moi et à l'oiseau. Revenait-il lui aussi vers l'écorce terrestre où croissaient et se multipliaient les espèces, où poussaient l'or et la liberté ? Ou bien avait-il, comme l'oiseau, tourné en rond, formé une boucle parfaite nous ramenant au phare, à la digue, aux falaises blanches, à Élise ? Il balaya l'horizon d'un œil soudain perçant, guettant le moindre signe : algues, bancs de poissons, courants, imperceptibles mouvements aquatiques, bandes de rouleaux sous lesquels affleuraient la rocaille ou les coraux à l'odeur fade, déchets, rebuts. La ligne d'écume s'élançait, et nous à sa suite, vers l'horizon perpendiculaire ouvert à l'avenant. Il réduisit la toile.

Une ombre traversa son champ de vision. Simultanément, un remous étrange, presque amorti, m'avertit d'une brusque altération. Il tourna les yeux vers le ciel et vit, immense, une masse grise dressée. Ni paquebot ni gratte-ciel, c'était une paroi obstruant l'horizon à tribord et, il le découvrit presque aussitôt, à bâbord, formant (entre les deux murailles) un chenal étroit où la mer était d'huile. Nous avançons sous grand-voile seule, priant Éole de ne pas nous abandonner au port (manœuvrer dans un espace aussi exigu eût été casse-gueule) et nous nous enfonçâmes, sans moufeter, dans ce goulot d'enfer. L'ombre stagnait : les murailles ne laissaient passer ni les rayons du soleil ni sa chaleur. J'étais triste, terne. Le vent là-dedans s'engouffrait d'un seul tenant, il nous poussait suivant la ligne de plus en plus ténue du sillage. Lui frissonnait, osant à peine fixer les fentes meurtrières taillées à hauteur de mât dans la paroi grisâtre (pour quelles fins belliqueuses ?). Le rétrécissement de l'espace, la pénombre, la brutale disparition de la ligne d'horizon nous oppressaient ; il fouilla le canal (du regard) pour y trouver quelque percée. Cela prit longtemps (combien de secondes ? combien de minutes ?) avant que se dessine enfin un semblant d'ouverture, qui, lorsque je passai l'angle de la muraille tribord, déboucha sur un immense bassin portuaire. Ô joie ! Ô délivrance ! Le vent relâcha sa respiration, mes cuivres étincelèrent de nouveau, il frémit d'aise, l'oiseau cria. Je me dirigeai vers le quai, où nous nous accotâmes avec grâce. Nous étions le seul navire visible alentour. Il m'amarra et partit au hasard vers la capitainerie. Mais y avait-il une capitainerie dans ce port ? Ce lieu d'arrimage se nommait-il encore port ?

* Ce texte constitue le premier chapitre d'un récit en cours.